

TRANSFIGURATION

Titre original : « Przemienienie »
Première publication : Wydawnictwo Dębogóra, 2008

Maquette : ABC - 01 64 22 84 70
Photo de la couverture : Sarmacki
Correction : MFCE

Dépôt légal : juillet 2010

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous les pays.

© Szczepan Twardoch, 2008
© pour l'édition française Éditions Bellicum, 2010

Photo de l'auteur © M. Kryjak

Imprimé en Union européenne
ISBN 978-2-919356-00-3

Szczepan Twardoch

TRANSFIGURATION



Traduit du polonais par Ewa Rawicz-Władyka



*t*erra
mare
éditions

Prologue

– Pas mal comme baraque, hein ? dit le gros gars aux gants en latex en faisant le tour de l'appartement d'un regard. Ils se gavent bien avec les retraites des vieux, ces curetons.

– Ferme ta gueule, Banczyk, grogna le commissaire. J'ai pas envie d'écouter ton baratin de tchékiste. Y'a une affaire, un cadavre avec la tête trouée, une douille par terre et l'arme du crime, alors cherche des empreintes au lieu de raconter des conneries, ok ?

Banczyk grommela quelque chose au sujet du jeune à la grande gueule, mais se mit au boulot. Le commissaire Swietlik ne jouissait pas d'une grande popularité parmi ses collègues, ni parmi ses subordonnés, car – comme il le disait lui-même – il détestait la mentalité de la milice. Le commissaire Swietlik était un policier moderne. Cela ne lui faisait pas que des amis.

Il ne craignait cependant pas pour sa position. Il avait une meilleure formation qu'eux tous réunis, il était en bons termes avec les journalistes, il avait des relations à la Préfecture, et même, grâce à un vieux copain de la fac, au Ministère. Il était intouchable.

Le corps en question était celui de l'abbé Pierre Poninski. Le commissaire Swietlik qui lisait parfois *L'Hebdomadaire*, le journal phare des catholiques progressistes, connaissait ce

nom. Jeune, intelligent, une agrégation en cours. Des opinions souvent controversées pour un prêtre. En suggérant que les vieux retraités étaient la source de ses revenus, Banczyk s'était planté; le gourou des vieux retraités, « padre Directeur » de Radio-Marie, aurait préféré manger ses propres lunettes plutôt que laisser entrer un prêtre comme Poninski dans sa radio.

Il avait un avenir si prometteur et, à cet instant, il n'en avait plus.

Le policier sortit des gants en latex de sa poche, les mit sur ses mains et entama les examens préliminaires.

Le cadavre était déposé dans le fauteuil; les pieds touchant le sol, la tête penchée en arrière, bouche ouverte. Swietlik regarda le pistolet et la douille – le diamètre du trou était de 7,62 millimètres.

Le pistolet se trouvait à côté du fauteuil, comme s'il était tombé de la main du prêtre après le tir. Swietlik aurait pu parier qu'on trouverait des empreintes de Poninski sur le flingue, mais il n'était pas convaincu du suicide. Quel suicidaire vise précisément le milieu de son front, comme pour se dessiner un tilak hindou avec le pistolet?

Et si quelqu'un voulait faire croire à un suicide, pourquoi le faire aussi bêtement? En même temps, n'importe quel con ne tue pas un prêtre, juste comme ça.

Le cambriolage est exclu: sur le bureau traîne un Mac de plusieurs milliers de zlotys, au poignet du prêtre, une montre ostensiblement chère, Longines de Ville, et dans le tiroir, Banczyk a trouvé un portefeuille contenant mille zlotys. Il faut garder un œil sur lui, pour qu'il ne les pique pas.

Un crime passionnel – il pourrait s'agir de ça, mais quel amant-pédé porte en Pologne un si beau Walther argenté non immatriculé? Son flair de flic laissait penser à Swietlik qu'on ne trouverait pas ce flingue dans les fichiers. Une fabrication parallèle, sortie pièce par pièce de l'usine, ça ne colle pas avec le crime de l'amant. C'est l'arme d'un professionnel.

Il fouilla le cadavre à la recherche d'un portable et d'autres affaires personnelles. Il ne trouva pas de téléphone, mais sentit

dans la poche de la veste un petit objet de forme oblongue, qui se révéla être un magnétophone numérique Sony. Swietlik appuya sur « play » et rien ne se produisit, comme si les piles de l'appareil étaient complètement à plat. Un frisson d'excitation parcourut le dos du commissaire. L'abbé Poninski aurait-il enregistré sa propre mort ?

– Qu'est-ce que vous avez là, monsieur le commissaire ? Un petit dictaphone, hein ? demanda Banczyk observant le boîtier couleur argent dans la main couverte de latex de son supérieur.

– De quoi je me mêle ? maugréa Swietlik qui ne supportait pas le vieux technicien. Il rangea le dictaphone dans un petit sac plastique, se leva, ramassa ses affaires.

– Je veux le rapport à dix-neuf heures, commanda-t-il.

– Dix-neuf heures demain ou lundi ? demanda l'autre technicien, jusque-là occupé à balayer un miroir à l'aide d'une petite brosse à empreintes.

– Dix-neuf heures aujourd'hui, Orzadala. Vous avez toute la journée. Et je vous préviens tout de suite, j'en ai rien à foutre de votre femme et de vos gosses. Compris ? lança-t-il en sortant. Sur le chemin pour la Préfecture il passa dans un magasin et acheta des piles. À la Firme il salua le portier, monta l'escalier, s'enferma dans son bureau et appuya sur « play ».

* *
*

Pierre Poninski regardait par la fenêtre les pavés de la rue Saint-Jean, lustrés par la pluie, et sentait les restes de sa foi le quitter à chaque souffle. Il prit la pose contre le rebord de la fenêtre, tel le dandy d'un tableau romantique, accoudé au mur, la main au front, et observa les passants s'éparpiller dans la rue depuis les marquises et les auvents des bars, où ils s'étaient abrités de la pluie. Ils secoient leurs parapluies pour les débarrasser des gouttes d'eau et retournent à leurs pérégrinations de piétons. L'eau s'évaporait des pavés de granit, mouillés puis

réchauffés par le temps moite. La pluie retournait d'où elle était venue – vers le ciel.

Soudain le bureau de Poninski gronda d'un son étouffé par les piles de livres, une cuillère sonna contre la porcelaine d'une soucoupe et d'une tasse, et tout le meuble, massif, bourgeoisement sérieux, centenaire, résonnait comme la caisse d'une contrebasse: c'était son téléphone portable qui vibrait, posé sur le bureau. Le prêtre souleva l'appareil tremblant, et pendant un instant observa l'écran. Il décrocha.

– Oui. Venez à la rédaction, je suis seul, répondit-il calmement, bien qu'il ait immédiatement ressenti un étai lui serrer le cœur.

Il reposa le téléphone, retourna à la fenêtre, dans la rue il y avait maintenant la circulation habituelle pour cette heure-là. Il se calma, maîtrisa l'excitation.

Il croyait de moins en moins en Dieu. Depuis quelques années, à chaque expiration il perdait peu à peu une partie de sa foi. Ça avait commencé tôt, quelques mois à peine après son ordination, au début ça l'effrayait un peu, puis ça l'avait étonné et il prit finalement goût à cette incrédulité en y trouvant une stimulation intellectuelle.

Une fille vêtue d'une robe bleue marchait, ses sandales d'été à la main, elle posait prudemment ses pieds nus et bronzés contre les pavés. Une vraie beauté, de belles hanches, des seins fermes et une élégance rare, elle disparut rapidement à l'angle d'une rue.

Il regarda encore un instant: deux policiers passèrent, trempées par la pluie leurs tenues étaient laides et informes, puis un groupe d'hommes défila – cheveux grisonnant, lunettes aux montures d'or, pulls couleur pastel portés sur les épaules, teint mat.

Italiens ou Espagnols, des PDG en voyage d'affaires, rendez-vous professionnels le matin et tourisme l'après-midi. Probablement logés au Copernicus ou dans un autre hôtel à mille zlotys la chambre, ils mangent au dîner des joues de

bœuf cuites au cacao sur un écrasé de pommes de terre, ou quelque chose d'au moins aussi raffiné. Poninski ressentit soudainement la faim, il se rendit alors dans la petite cuisine de la rédaction et inspecta ce qu'il y avait dans le réfrigérateur.

Malgré ses rêves de cuisine raffinée, il eut envie d'un sandwich à la tomate. Il coupa une grosse tranche de pain, y déposa du fromage fondu et coupa en rondelles la moitié d'une grosse tomate de forme irrégulière. C'était Beata, la secrétaire de rédaction, qui les apportait du jardin de son grand-père, disait-elle.

Elles étaient délicieuses et douces, il doutait qu'une quelconque cuisine puisse assurer le plaisir sensuel que cette merveilleuse tomate sur du pain frais, saupoudrée de sel, de poivre et d'échalotes lui procurait. Il resta debout pour manger son sandwich et eut immédiatement envie d'un autre. La seconde moitié de tomate le tentait.

Il y avait un miroir accroché dans la cuisine. Il se mit de profil, son ventre ne s'était pas encore arrondi. Il avait une peur panique de grossir, les gens gras le répugnaient. Il avait l'impression que leurs âmes se noyaient elles-mêmes dans le gras huileux, à condition – évidemment – que l'homme possédât une âme.

Il considéra qu'il pouvait s'autoriser un second sandwich, aujourd'hui il aurait besoin de force. Il coupa alors une autre tranche de pain et fit des rondelles du reste de la tomate.

Il ne retourna pas à la fenêtre, s'assit à son bureau et ouvrit son portable pour répondre aux e-mails qu'il n'avait pas le temps de traiter.

Quand l'interphone sonna, il était en train de finir sa troisième réponse. Concentré sur le courrier, il en oublia presque le rendez-vous, et fut même un peu surpris par le bruit de la sonnette. Il revint malgré tout rapidement à la réalité.

Il ferma l'ordinateur, s'approcha de l'interphone, et sans décrocher appuya sur le bouton qui ouvrait le portail. Il entendit le grognement de l'ouverture automatique un étage plus bas, la porte lourde claqua et sur les marches de l'escalier se répandit le bruit des pas.

Poninski enclencha le magnétophone numérique caché dans sa poche et sortit sur le palier. Il savait que l'homme qui montait avait exactement quarante-deux ans et trois mois, mais le voyant pour la première fois il fut surpris, il lui aurait donné trente-cinq ans maximum.

Élancé, il marchait d'un pas souple, avait une coupe de cheveux branchée et un costume trois pièces de chez Zegna, la dernière collection, en lin couleur cendre. Poninski reconnut immédiatement la marque d'Ermenegildo Zegna et l'envia, il avait belle allure sur ce mec, parfaitement séant, il soulignait sa jeune silhouette. Pierre Poninski, même s'il ne manquait pas d'argent, n'était toujours pas en mesure de dépenser douze mille zlotys pour un costume.

Sa jalousie augmenta alors car il réalisa qu'acheter des fringues de tous les jours en lin chez Zegna signifiait que ce n'était même pas le fruit d'un an d'économie pour une occasion vraiment spéciale.

Ils se serrèrent la main sur le palier puis Poninski l'invita à entrer d'un geste de la main.

– Qu'est-ce que vous voulez boire ?

– Un verre d'eau, s'il vous plaît, répondit le visiteur. Il inspecta la chambre d'un regard, s'arrêta sur les gravures suspendues aux murs, sur la bibliothèque, puis s'approcha de la fenêtre. Il se mit exactement au même endroit duquel son hôte avait l'habitude de contempler la vie de la ville. Il observa la rue.

Poninski revint de la cuisine avec de l'eau, indiqua le fauteuil près de la table basse en verre. Lui-même s'assit en face.

– Eh bien, je vous écoute, qu'est-ce qui vous amène ? dit-il.

– Abbé, je dois vous raconter une histoire.

Poninski se tut pendant un instant. Il ne supportait pas cette apostrophe castratrice, « abbé », malgré son charme de jadis. « Je vous prie, abbé », « loué soit Jésus-Christ » en guise de salutation. Il ne portait pourtant pas de col romain, sauf quand quelqu'un se plaignait de lui à la curie et qu'il devait présenter des excuses à l'évêque. Dans ce cas alors oui, il en mettait un.

Il aurait pu laisser tomber l'Église il y a longtemps, il n'avait rien à craindre – sa situation était bonne et assurée, complètement indépendante de la hiérarchie ecclésiastique, il était un intellectuel reconnu, rédacteur et bientôt agrégé d'une université parfaitement laïque.

Quitter la prêtrise pouvait être un problème pour un petit vicaire de paroisse qui, une fois la soutane jetée aux orties, demeure sans ressources ni moyen de s'en sortir, car que peut faire un ex-prêtre ? Pour un tel vicaire venu de nulle part, être un ex-prêtre est un stigmate social. Pour tout employeur potentiel, recruter un prêtre relèverait d'une sorte de perversion. C'est pourquoi personne n'en embauche.

Mais ce problème ne le concerne pas, lui. Il est enfin « Poninski », il a fait carrière tout seul et même si cela n'avait pas été le cas, il a toujours sa famille et une certitude : dans trente ou quarante ans il se trouvera là où se trouvent aujourd'hui les *autorités non contestées*. Tel est son destin, en raison de ses origines, de son intelligence innée et de sa bonne éducation.

Mais il ne quittera pas l'Église. Après tout, ce n'est pas par hasard qu'il s'y retrouva, il ne devint pas prêtre sur un stupide coup de tête ni parce qu'il était un incapable travestissant son échec en vocation. Il s'y fera alors, supportera le fait qu'on le traite parfois comme un être asexué, supportera même que les seules femmes tentant de le séduire soient du genre qu'il exècre : des coureuses de soutanes.

– Pourquoi est-ce à moi que vous voulez raconter cette histoire, monsieur Szarzynski ? demanda-t-il avec une pointe d'ironie perverse, car il pensait connaître la réponse.

Le visiteur but de l'eau, se redressa dans le fauteuil.

– Vous êtes jeune et intelligent, vous allez comprendre. Il est très important pour moi que vous saisissiez pourquoi c'est justement à vous que je souhaite la raconter, mais je pense qu'on n'aura pas de souci là-dessus, étant donné votre perspicacité, dit-il donnant à ces flatteries les traits de la sincérité grâce à un ton détaché.

– Bien, sourit Poninski. Parlez, je suis tout ouïe.

Le visiteur sortit un petit pistolet noir de sa poche intérieure. Le prêtre se raidit. Il avait peur de l'arme. Il avait plus particulièrement peur de l'arme dans les mains de cet homme-là. Mais il masqua sa crainte.

– À quoi cela vous sert-il ? demanda-t-il bêtement.

– Cela aussi vous allez le deviner, avant que j'aie terminé mon histoire, répondit le visiteur.

Il fit une courte pause, prit ses aises dans le fauteuil, croisa même les jambes. Alors, finalement vous n'avez pas réussi la deuxième transfiguration ? Ça ne se passe pas comme prévu, n'est-ce pas ?

Poninski regarda son interlocuteur sans émotion.

– Je n'ai pas la moindre idée de ce dont vous parlez, répondit-il sur un ton neutre et très convaincant.

– Comme vous voudrez. Commençons alors par le début, sourit le visiteur. Je m'appelle Antoine Szarzyski. En 1985, j'ai commencé mon service dans le Département IV du bureau de voïvodie de l'Intérieur de Katowice, au sein du service de sécurité, c'est-à-dire au SB.



Il passa donc à la seconde partie, celle où se trouvent tous les éléments issus des opérations concernant le héros du dossier. Des notes d'entretiens avec des CS, des sténogrammes de conversations sur écoute, des photos, des descriptions de plans d'appartements. Dans le dossier de Zielarz, Szarzyński n'a trouvé qu'une dizaine d'extraits de conversations avec les collaborateurs secrets. Il les a tous lus très attentivement car il savait que c'était précisément là qu'il fallait chercher un point d'accroche. L'information qui revenait le plus souvent était que l'abbé Zielarz, avant de devenir secrétaire, avait été le chapelain officieux du nouvel évêque de Katowice, Konrad Grzonka. Avec Grzonka, ils se connaissaient depuis le grand séminaire, l'époque où il était encore à Cracovie, Zielarz y était père spirituel l'année de la promotion du futur évêque.

Cela expliquait en quoi Zielarz était un candidat utile au recrutement mais n'indiquait pas le moyen par lequel on pourrait effectuer ce recrutement. En lisant le dossier de Zielarz, Tony comprit d'un coup pour quelle raison son ultime examen reposait sur l'abbé Szkordon.

À l'école on leur enseignait le recrutement au cours du travail d'opération, on rabâchait sans fin tous les aspects de ce sujet, on analysait des enregistrements vocaux et des sténogrammes de recrutements réussis et ratés, on rejouait des scènes et on écrivait des méthodologies. Le travail dans le district, à Gliwice, démontra l'utilité de ce rabâchage. Et il y avait une chose qu'on soulignait sans cesse à l'école et qu'il entendit plus tard de la bouche des officiers expérimentés du district : tout le monde n'est pas « recrutable ».

Cela concernait surtout les prêtres qui, par nature, étaient idéologiquement, et souvent aussi politiquement, malveillants à l'égard du ministère et de la Patrie socialiste. La majeure partie des prêtres n'est pas recrutable, ils préféreraient tout simplement crever plutôt que de collaborer. Les enseignants de Legionowo parlaient même de soixante-dix pour cent d'entre eux. Le plus instructif, il se souvenait encore des cours,

c'étaient les expériences des années cinquante et les expérimentations contemporaines des camarades roumains. Dans les années cinquante, disons-le franchement, on ne se faisait pas chier. Ce que faisait maintenant le Groupe D clandestin, en marge de son activité de désintégration, et qui, dans le cas de l'élimination physique de Popieluszko, se termina par un procès-spectacle et l'emprisonnement de quelques fonctionnaires, était la norme dans les années cinquante. À cette époque, personne ne se souciait de la soi-disant opinion publique dont aujourd'hui, après l'expérience de Solidarité, les dirigeants du pays ont tellement peur qu'ils lui avait donné un fonctionnaire haut placé en pâture, un colonel, alors qu'il n'avait rien fait de plus qu'exécuter les ordres plus ou moins dissimulés. À cette époque-là, dans les années cinquante, ramasser discrètement un cureton ou même tout simplement l'enlever dans la rue, le foutre en taule et ensuite s'amuser pendant de longues semaines avec différentes méthodes raffinées – le frapper, l'électrocuter, lui arracher les ongles, lui foutre un pied de chaise dans le cul, lui casser les os, le brûler, enfin toutes les fantaisies que le fonctionnaire avait envie de réaliser – c'était la routine. Et ce qui est intéressant, c'est que cela ne donnait pas grand-chose. Ces prêtres, cognés et frappés, s'enracinaient encore davantage dans leurs convictions. Un enseignant du Ministère leur avait expliqué que l'Église catholique réactionnaire était une organisation ancienne et expérimentée qui, afin de protéger ses propres intérêts, avait présenté le martyr comme quelque chose de précieux. Les prêtres de rang auxquels on avait ainsi embrouillé l'esprit, croyaient que les coups et les tortures augmentaient leurs chances d'obtenir le salut.

Aujourd'hui encore, les camarades roumains essayent de briser cela, combattant la version orthodoxe de ces semeurs d'obscurantisme en robes noires, ils appliquent des méthodes voisines mais plus étudiées que les coups ordinaires. En plus de la constante pression physique, exercée surtout par des pri-

sonniers sélectionnés et formés dans ce but et non pas par des geôliers, ils subissent une pression psychologique très forte, ainsi que l'attaque des fondements mêmes de leur idéologie réactionnaire. Le fait que ce soit des codétenus, des criminels de droit commun, qui s'en chargent renforce la pression pour un pope car cela le prive de l'appui de la solidarité habituelle des prisonniers contre les geôliers. Mais la principale pression reste l'attaque contre les bases profondes de l'idéologie chrétienne. Dans la Pologne des années cinquante, on n'exigeait des prêtres que la loyauté politique, laissant le christianisme de côté. Les camarades roumains décidèrent de s'occuper de l'idéologie même : c'est dans ce but que les prisonniers formés forçaient les popes à renoncer à leur foi, à prononcer des blasphèmes ou à effectuer des actions blasphématoires selon l'idéologie chrétienne, comme les actes de consécration sur leurs propres excréments, la copulation homosexuelle, etc. Piêtres en étaient les effets. Il arrivait que des prêtres se laissent frapper à mort sans varier d'un iota dans leur superstition. Nombreux étaient ceux qui craquaient, renonçaient à leur foi, blasphémaient, mais dès que la pression reculait, ils s'agenouillaient immédiatement, imploraient le pardon à Dieu et retournaient à leur idéologie, qui, appliquant les notions du pardon et de la conversion, semble avoir été créée pour ce genre de va-et-vient.

Ces exemples étaient présentés à l'école de Legionowo pour appuyer la thèse selon laquelle un bon officier d'opération ne recrute pas tout ce qui lui passe sous la main car il a huit chances sur dix de tomber sur un prêtre fanatisé qui n'est pas susceptible de se faire recruter et donc de perdre son temps et ses moyens. Un bon officier d'opération recherche les prêtres appartenant aux vingt pour cent restants, d'abord selon les critères de réceptivité au recrutement, puis selon l'utilité du client donné.

À l'école on leur apprend à discerner les caractéristiques d'un cureton susceptible d'être recruté. Le plus souvent c'étaient des

traits que l'Église essayait de supprimer chez ses fonctionnaires pendant la formation au séminaire : une ambition personnelle échouée, un penchant pour les femmes, le matérialisme, l'alcool. L'enseignant résuma cela par un court slogan en rimes : « Flouze, binouze, partouze. » Le meilleur appui pour un recrutement, c'était bien entendu l'homosexualité ; un prêtre à qui on pouvait présenter les documents compromettants n'était pratiquement jamais en position de refuser le recrutement. Les effets de cette méthode – sélectionner des mous au lieu de faire plier les durs – était cent fois meilleurs à ceux d'une violence aveugle d'esbek.

Bien sûr, « flouze, binouze et partouze » ne marchaient pas à chaque coup non plus. Il arrivait parfois que ça échoue, comme ce fut le cas avec ce prêtre sur lequel le Quatrième avait de puissants MC (matériels compromettants) à savoir des photos de lui avec sa maîtresse en flagrant délit. Un officier d'opération prit rendez-vous pour effectuer un entretien avec le vigoureux prêtre et l'attendait. Mais le prêtre joua son va-tout et ramena sa maîtresse au rendez-vous. Le fonctionnaire resta coi, ne savait que faire, car comment faire chanter un mec avec une nana s'il la ramène en entretien ? Le recrutement ne se fit pas, le cureton refusa toutes les propositions. Ensuite, ils le grillèrent, envoyèrent ses photos partout, puis ses supérieurs se le refileurent de paroisse en paroisse et enfin le mec jeta la soutane et partit, en Allemagne paraît-il. Cette histoire était racontée pendant les murges de Départements, Tony l'entendit pour la première fois déjà pendant son stage dans le district. À chaque fois, celui qui la racontait était soi-disant l'un des recruteurs. Si c'était vrai, le prêtre et sa maîtresse avaient dû être attendus dans la chambre d'hôtel par au moins une douzaine d'esbeks.

L'agent le plus précieux n'agit tout de même pas sous la pression du chantage ou pour l'argent. L'agent le plus précieux agit par intime conviction. L'art consiste à recruter au-dessus du « flouze, binouze et partouze », leur répétait-on sans

fin. Enfin, ce ne sont pas des collaborateurs secrets recrutés sur la base de matériels compromettant qui bousculèrent le Concile dans les années soixante, ce n'est pas ce poids ni cette force d'action, mais ce sont ceux qui, écrivant des mémorandums ou délivrant des discours pendant des commissions, en fonction des indications des Services, le faisaient selon une profonde conviction intérieure. De tels agents, on en prend vraiment soin, on les assiste par des jeux d'opération grâce auxquels ils grimpent dans la hiérarchie ecclésiastique plus vite que leur collègues fanatisés, ils acquièrent de plus en plus de savoir et de pouvoir, en restant toujours en accord avec leurs principes. Certains, paraît-il, croyaient même évangéliser des fonctionnaires.

Si cela devait se passer selon la méthode qu'on lui enseignait à l'école et qu'on pratiquait pendant son stage, alors on demanderait d'abord à Tony de faire un peu de reconnaissance dans le milieu du nouvel évêque et de sélectionner des candidats potentiels au recrutement selon leur utilité et leur souplesse.

La Structure avait tout de même visiblement des besoins d'opération très concrets – voilà pourquoi on avait vérifié que Szarzynski était capable de faire face à des situations inhabituelles.

Il faut alors commencer par les collaborateurs secrets restés en contact avec le client. S'il travaillait selon la méthode ordinaire, il demanderait aux officiers superviseurs d'effectuer des entretiens conformes avec leurs CS. Mais il travaillait pour la Structure, et même s'il ne savait presque rien du niveau jusqu'auquel il était obligé de masquer ses activités, il était quand même un élève du Ministère et on lui avait inculqué dans la tête ce fondement de l'identité tchékiste : le respect du secret de service. Il décida donc de ne pas demander d'aide, mais de vérifier si ses nombreuses autorisations impliquées, paraît-il, par le travail dans la Structure, fonctionnaient réellement. Ce serait une bonne occasion d'asseoir son ascendant psychologique sur le capitaine Biedrych. Il

griffonna alors, de façon volontairement très négligée, trois courriers, en ordonnant – précisément en ordonnant et non pas en adressant une demande respectueuse – de lui fournir les dossiers des trois agents encore en contact avec l'abbé Zielarz. Il apporta personnellement les courriers, Biedrych regarda méchamment le jeune insolent, mais accepta les courriers et un quart d'heure plus tard, Tony reçut les dossiers des trois collaborateurs secrets. Le dossier du CS Alouette était géré par le Département III qui s'occupait de l'opposition et, malgré ça, Biedrych le fournit à Szarzynski sans le moindre délai. Il parcourut tous les dossiers. Les deux prêtres avaient été recrutés sans MC, grâce au méticuleux travail d'un officier d'opération, le lieutenant Kalabarczyk. Par-dessus du « flouze, binouze et partouze », comme le dirait l'enseignant de Legionowo. Ils n'avaient pas signé l'obligation de collaboration et restaient persuadés d'être plutôt des amis de ce gentil homme calme, qui – quoiqu'èsbek – ne les forçait à rien de mal, s'exprimait sur la foi catholique avec déférence et faisait preuve d'une grande politesse avec eux. Ils étaient probablement toujours convaincus d'être tolérants et ouverts, dans l'esprit du Concile. Szarzynski se rappela l'école, les mêmes cours, l'exemple de prêtres professeurs qui – selon les indications des Services – avaient créé, dans les années soixante, un texte, *Aux pères du Concile. Lettre ouverte sur certains aspects du culte marial en Pologne*. Personne ne les fit chanter, ne les frappa, un fonctionnaire érudit parlait avec eux de théologie, en approuvant d'un geste de la tête lorsqu'ils exprimaient leur colère face à l'obscurantisme primaire de Mgr Wyszynski.

De tels collaborateurs secrets, on ne pouvait pas venir les voir juste comme ça, montrer sa plaque et exiger des informations, car ils comprendraient qu'on les traite comme des délateurs et leur amour-propre pourrait ne pas le supporter. La visite de Tony chez eux n'apporterait pas d'éléments et pourrait en plus gâcher plusieurs mois de travail de Kalabarczyk.

Transfiguration

Szarzynski ne voulait pas nuire à ses collègues de façon insensée, il remit alors les dossiers du CS Berger et du CS Jacques de côté et passa au dossier du CS Alouette, séminariste renvoyé, qui connaissait l'abbé Zielarz et avait jusqu'à aujourd'hui encore quelques contacts occasionnels avec lui.

Après vingt minutes consacrées à la lecture et à une note écrite à la main au sujet d'un contact planifié, à l'attention du fonctionnaire habilité du Troisième, Szarzynski se trouva au volant de son Alfa en direction de Zaleze où, rue Klimczok, habitait Martin Niezgoda, ex-séminariste, ancien étudiant de sociologie, drogué, activiste de troisième rang de l'opposition démocratique, et délateur au nom de code Alouette.

